

Bêthesda. M. Christol a achevé de faire connaissance avec son district. L'épreuve de la famine et celle d'une mortalité parmi les enfants concourront, il faut l'espérer, à sortir de leur torpeur chrétiens et païens. Les réunions d'appel tenues dans les villages entièrement païens n'ont pas encore donné de résultat. La marche générale des écoles est meilleure que l'année passée, et l'école du soir ou des bergers, dont la fondation remonte à plus de quarante ans, compte actuellement plus de soixante élèves. A Mohale's-Hoek, siège des autorités anglaises, nous avons repris l'œuvre abandonnée par les anglicans, mais il n'y a pas encore de local convenable. Dans les autres annexes on peut dire que l'œuvre est possible dans la mesure où le règne de la boisson y a cessé. Chez Potsane, par exemple, qui a su faire son profit de la visite de Mopéli, on a pu avoir de grandes réunions et un petit culte a même lieu journellement chez le chef depuis lors ; tandis que chez Séékéla, lorsque l'évangéliste annonce sa visite à tel village pour tel dimanche, tout le monde ce jour-là ira aux champs, on fera une fête et l'on s'enivrera d'eau-de-vie. M. Christol a vu là des scènes d'ivrognerie dignes des rues de Londres.

(La fin au prochain numéro.)

MISSION DU ZAMBÈZE

Le premier voyage en wagon au nord du Zambèze.

RÉCIT DE M. JEANMAIRET

Seshéké, le 1^{er} décembre 1886.

Rive gauche du Zambèze (Afrique australe).

Cher monsieur Boegner,

Deux mois passés se sont écoulés depuis que je vous écrivais de Kazoungoula, et bien des choses se sont passées pour nous depuis lors. Peu après vous avoir écrit, je quittais Kazoungoula pour Seskéké, avec deux wagons de bagages et accom-

pagné de M. Middleton, et j'arrivais ici le 11 septembre. Nous avions eu à trouver notre route, car c'était la première fois qu'un wagon traversait cette contrée, aussi eûmes-nous quelques difficultés à nous tirer d'affaire en quelques endroits. Il est vrai que MM. Middleton et Aarone avaient auparavant visité cette route; mais cela ne nous avança pas à grand'chose, comme vous allez le voir.

Partis de Kazoungoula un matin, nous n'arrivâmes que le soir à Mambova; nos bœufs avaient de la peine à reprendre le collier après quelques jours de vacances. La nouvelle traite devait se faire de nuit, à cause de la tsetsé (1), et nous quitions Mambova le lendemain soir. Bientôt nous entrons dans une belle forêt de *mapane*; il nous est facile de nous en apercevoir à voir ces sombres et sveltes silhouettes et l'absence des buissons épineux.

Plus loin, c'est le Rounсила, le premier affluent du Zambèze, que nous avons à traverser. Son lit est desséché et l'opération du passage est vite exécutée. Reste encore une petite forêt à franchir, et nous aurons atteint la plaine du Nguesi, nouvel affluent du grand fleuve. La difficulté, ici, est de sortir de la forêt, qui est bordée d'une haie d'arbrisseaux serrés. Nous nous mettons en quête d'une issue, M. Middleton et moi. Je me laisse guider par lui, car il a fait cette route de jour. Pas d'issue! Deux heures se passent de la sorte et je perds patience. Je dis à mon compagnon qu'il n'y voit pas plus clair que moi et l'engage à rebrousser chemin pour attendre le lever de la lune: il était minuit.

A deux heures nous étions de nouveau sur pied, et, une demi-heure après notre départ, nous arrivons dans la plaine désirée et hors des atteintes de la mouche. Avec la forêt, nous avions aussi quitté les sables pour une terre noire et raboteuse, couverte d'une herbe grossière et sillonnée par les sentiers des buffles, des zèbres et de leurs congénères. Cette plaine est immense et coupée en deux par la rivière dont elle porte le nom.

(1) Mouche dont la piqûre est mortelle pour les bœufs. (*Réd.*)

Je ne me figurais pas un parc à gibier de la sorte. Qu'il est monotone et triste! Pas de belle herbe fraîche et tendre, pas de ruisseaux fleuris où les antilopes puissent refléter leurs jolis minois, pas de taillis épais. Voilà les antilopes, loin, loin devant nous, paissant sous un soleil brûlant l'herbe grossière de nos marais. Ces grandes antilopes vous font l'effet de bonnes vaches au pâturage. Elles se sentent tout à fait chez elles et ne se retirent que si vous les approchez jusqu'à la portée d'un fusil. Celles dont je vous parle, et que nous avons vues en grandes troupes, ont à peu près la taille de nos vaches et portent une sorte de crinière. Les zèbres aussi sont en grande quantité; à votre approche, ils s'enfuient au galop. Nous voyons aussi quelques buffles, mais ce sont les moins nombreux, ils préfèrent les grandes forêts que nous passons de nuit, et ne font que de courtes apparitions dans la plaine, tandis que l'autre gibier s'y complait et s'y prélassé loin des atteintes du chasseur peu exercé.

Nous avons perdu notre route en dépit de nos guides, et nous avançons vers le nord. C'est la Providence qui nous avait guidés; par ce détour, nous avons évité un mauvais gué, pour en trouver un très facile; notre route était un peu plus longue, mais bien plus sûre. Tout était bien; le Nguesi était franchi, il s'agissait encore de savoir si nous essayerions de retomber dans la route des piétons ou de nous fier encore à notre bonne étoile? Nous envoyons des éclaireurs; impossible d'aller devant nous, ils ont rencontré la tsétsé, et l'eau manque complètement. Le lendemain est un samedi, où ferons-nous reposer nos bœufs le dimanche? Nous ne pouvons rester où nous sommes. Nos guides ne savent rien en dehors de la route officielle.

Ici encore Dieu nous vint en aide dans la personne de Séagika (1) et de quelques jeunes gens qui vinrent nous rejoindre à la tombée de la nuit. Nous avons, nous dirent-ils, à poursuivre notre route vers le nord, une traite nous amènera à de grands étangs et à la lisière de la forêt du Kasaiä, que nous au-

(1) Un des Zambéziens qui ont fait un séjour à Morija.

rons à traverser dans la nuit du lundi suivant. Nous arrivons à cette forêt dans la journée du samedi, et nous y installons pour le dimanche. Nos préparatifs terminés, M. Middleton et moi nous procurons le plaisir de la pêche. Les étangs du Renoungou sont de vrais viviers. Au bout de deux heures nous rentrions au camp, M. Middleton succombant littéralement sous le poids de notre pêche à la ligne. Le soir de ce jour, nos gens rentraient avec une superbe antilope, et l'abondance régna dans notre bivouac. La nuit se passa bien ; une fausse alerte à cause des lions, ce fut tout.

Le dimanche fut pluvieux, j'avais la fièvre et fus à peine capable de présider nos deux services. Nouvelle alerte dans la nuit : un bœuf avait transpercé son compagnon de joug d'une de ses cornes et nous dûmes l'achever. A la pointe du jour, M. Middleton et quelques autres partent en éclaireurs. Nous les suivons à la nuit tombante. Nos éclaireurs devaient nous tracer le chemin à suivre au moyen d'une branche d'arbre qu'ils laisseraient traîner après eux. Nous suivîmes leur trace pendant l'espace d'un quart d'heure. Nous avions deux hommes avec des lanternes, et Séagika et moi les accompagnions armés de nos fusils, car nous craignons les lions dont la forêt du Kasaïa est infestée. Plus tard il nous devint impossible de reconnaître notre chemin, et je crois qu'un chasseur indien n'aurait guère été plus habile que nos Zambéziens à retrouver des traces sur un terrain dur, raboteux et parfois couvert d'herbe à demi brûlée. Nous faisons halte et tenons conseil avec les conducteurs. Enfin, nous nous décidons à rejoindre la route des Batokas, que nous apprenons être un peu plus au nord. Nous y arrivons et retrouvons quelques faibles vestiges du passage de nos devanciers. Toutefois, force nous fut de zigzaguer un peu à l'aventure, coupant çà et là quelques arbres pour nous frayer passage. Les lions sont sans doute effrayés de nos lumières et du bruit de nos fouets et nous laissent la paix ; au milieu de la nuit, nous atteignons nos amis assis autour d'un bon feu.

Nous dételons pour un moment et nous nous remettons en route. Avant le lever du soleil nous atteignons la plaine du Ka-

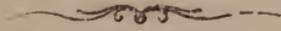
saïa et nous déjeunions ensuite sur les bords de la rivière. Nouveau repos et nouvelle marche, cette fois très difficile, dans une plaine détremmée, où nous embouâmes nos deux wagons, ce qui nous valut un jour et demi de retard. Cette aventure me procura un spectacle que je n'oublierai pas. Je veux parler de l'abondance du gibier. De notre camp c'était un tableau étrange au coucher du soleil. La plaine était couverte de grandes antilopes et de zèbres. Tout myope que je sois, je les voyais très distinctement. Ils se confondaient presque avec nos bœufs, et je m'emparai de mes jumelles pour m'assurer que je n'étais pas le jouet de mon imagination. C'était par troupes nombreuses que je les admirais, broutant paisiblement ; aussi loin que portait ma vue, la plaine était couverte de ces gentilles créatures. Vous eussiez cru être près d'une grande ferme, et voir des troupeaux de chevaux et de bœufs prêts à rentrer au logis à l'appel du maître. Tout sceptique que je sois au récit des autres, je suis forcé de croire ce que j'ai vu. C'était prodigieux ; aussi poussai-je un cri d'admiration. Le lendemain, à l'aube, une troupe de zèbres était si près de nous, que l'un de nous tira sur eux de dessus le siège de mon wagon. La détonation du fusil eut seulement pour effet de faire reculer au pas toute la troupe, qui se remit à paître à la portée même de notre vue.

Le reste de notre voyage se poursuivit sans incident marquant, excepté une aventure de lions arrivée à deux des nôtres. C'était en quittant la plaine du Kasaïa. Ces deux hommes faisaient une partie de chasse et entrèrent dans la forêt qui bordait de chaque côté notre route. Là, ils rencontrèrent cinq lions qui suivaient nos wagons à notre insu, à une faible distance. Ils blessèrent l'un d'eux à deux reprises et celui-ci se mit à les charger, et ils n'eurent que le temps d'escalader un arbre et d'attendre assez longtemps que le lion leur permit de redescendre.

J'arrive d'un saut à Seskéké, au lekthla de Morantsiane. Grande agitation ; les nouvelles venues de la vallée ont mis tout le monde en émoi. Le village est bondé d'hommes armés ; y aura-t-il une lutte entre les deux partis d'Akoufouna et de Robose ? Je puis cependant me faire entendre et obtenir de Mo-

rantsiane la permission de planter ma tente, ou, si vous le voulez, ma station, où bon me semblera.

L'emplacement que j'ai choisi est en face d'une baie que forme le fleuve; deux beaux arbres bordent la rive avec quelques buissons; derrière ma maison est un arbre qui m'a tout d'abord servi de lekhothla, de cuisine et de salon; plus loin, sont d'autres arbres, d'autres buissons, un plateau sablonneux, et, finalement, la forêt. Au point de vue esthétique, c'est le meilleur endroit possible; reste à savoir si les termites nous tourmenteront beaucoup. La distance du village n'est que de deux ou trois minutes...



M. COILLARD AUX JEUNES GENS

..... Nous espérons beaucoup des magnifiques réveils du midi de la France. Ce que nous attendons, c'est une phalange de jeunes et vigoureux missionnaires. Je ne serais pas étonné que vous fussiez débordés à la Maison des missions. Croyons-le, Dieu, qui a fait déjà de si grandes choses, en fera encore. Qui dira ce que l'avenir ici nous réserve? Nous en sommes au jour des petits commencements. Nous mettons en terre le grain de moutarde, et Dieu peut nous appeler d'un jour à l'autre auprès de lui; mais vous vivrez, vous, pour le voir croître, devenir un grand arbre, qui étendra ses branches au loin et à l'ombre duquel des tribus nombreuses et encore inconnues viendront se retirer. Ce n'est ni une utopie, ni même un rêve. Dieu nous montrera sa gloire. Quel privilège d'occuper une petite place dans ce coin de la moisson! D'autres viendront travailler à nos côtés, et, s'ils prêchent Jésus-Christ, nous nous en réjouirons. Mais élevez la voix, criez. Dites à ces jeunes gens brûlant encore du premier amour, aux jeunes pasteurs qui demandent à Dieu ce qu'ils peuvent et doivent faire pour lui; redites-leur que des milliers de païens périssent devant nous sans avoir jamais même entendu le nom de Jésus!